

Valère Novarina : disparaître sous toutes les formes

Sylvie Mokhtari



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/27281>

DOI : 10.4000/critiquedart.27281

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Référence électronique

Sylvie Mokhtari, « Valère Novarina : disparaître sous toutes les formes », *Critique d'art* [En ligne], Toutes les notes de lecture en ligne, mis en ligne le 21 novembre 2018, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/27281> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.27281>

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2020.

EN

Valère Novarina : disparaître sous toutes les formes

Sylvie Mokhtari

- 1 *Disparaître sous toutes les formes* restitue avec brio le caractère débordant de l'univers visuel de l'auteur de théâtre, essayiste et metteur en scène Valère Novarina. Dans son texte d'ouverture (« Rien n'est possédé par les yeux », p. 9-11), Gaëlle Rageot-Deshayes rappelle le « même penchant pour l'abondance et le jaillissement » qui lie Valère Novarina à Jean Dubuffet (p. 9), tout autant qu'à l'Art brut (Louis Soutter, Palanc l'écrivain, Marc Moret, Aloïse ou encore le lambris de Clément). Si l'activité du peintre et dessinateur anime le propos central de cette monographie, elle n'en est pas pour autant détachée des vibrations de tout l'œuvre théâtral de Valère Novarina, à la faveur d'un jeu de va-et-vient continu entre peinture et écriture. La lecture de cet ouvrage peut même être l'occasion pour les curieux de jeter un regard renouvelé, mettant l'accent pour un temps sur la dimension picturale de l'univers prolifique de cet auteur. « Novarina semble écrire, peindre ou dessiner dans un état de fièvre, poursuit Gaëlle Rageot-Deshayes. Il parle par exemple de "crises de dessins" à propos de l'activité graphique à laquelle il se livre "en cas d'asphyxie", c'est-à-dire lorsque l'écriture, pour un temps, est bloquée. » (p. 10). L'iconographie réunie dans l'ouvrage rend compte des effets d'accumulation, de chaos et de débordement perceptibles depuis 1981 dans les peintures et dans la manière dont ces dernières entrent en résonance avec l'écriture de Valère Novarina. Gestuelles et instinctives, ces peintures à l'acrylique avaient été précédées par la réalisation expérimentale de plusieurs centaines de dessins [dont « les 11 et 12 juin, 1 008 dessins de midi à l'aube à la Galerie Jacques Donguy à Bordeaux » (p. 10)]. Les trois essais d'Olivier Dubouclez, de Vincenç Altaio et de Robin Sevestre apportent un éclairage complémentaire au texte historique et très constructif de Gaëlle Rageot-Deshayes. Soulignant la « grande dépense immobile » (p. 20) visible dans la peinture, Olivier Dubouclez s'interroge : « N'est-ce pas ce que la peinture de Novarina précisément vient donner à voir : la scène même d'un contact, d'une inséparabilité, d'un geste en forme de corps-à-corps, d'un toucher qui, pour nous autres spectateurs, est le regard même ? » (p. 21). A l'instar, Vincenç Altaio convoque, dans un très beau texte, la « zone obscure et abyssale du langage » (p. 23)

délivré par Valère Novarina qui, explique-t-il, « décompose l'image réaliste et la renvoie à un ordre visuel préalable au langage » (p. 25). Attirant notre attention sur la surface, la matière, le trait, la couleur ou encore le geste, Robin Sevestre conclue temporairement le propos en démontrant à quel point « tout dans cette peinture semble vouloir se libérer du châssis [...], dilater l'espace, recouvrer la liberté de la fresque [...] se prolonger jusqu'à nous [...]. Cette œuvre est une féroce entreprise d'inspiration et d'expiration du monde » (p. 27-28).